

MÉLUSINE HUGUET

LE COIN DE TABLE

ROMAN



CHARLESTON

MÉLUSINE HUGUET

LE COIN DE TABLE

Bienvenue au *Coin de table* !

Sophie Meunier a grandi dans le restaurant familial, au milieu des odeurs de pommes caramélisées, du bruit des casseroles et du brouhaha des clients. C'est dans cette ambiance chaleureuse qu'elle s'est toujours sentie le mieux, et c'est tout naturellement qu'elle a repris le flambeau à la suite de ses parents. Après des débuts un peu difficiles, elle est aujourd'hui épanouie et jongle parfaitement entre ses rôles de mère de famille, d'épouse et de cheffe d'entreprise.

Mais cet équilibre qu'elle pensait solide va être ébranlé le jour où Sophie interroge sa mère sur ses antécédents médicaux. Une question en apparence anodine, mais qui déclenche une réaction si forte qu'elle ne peut s'empêcher de s'interroger. Et puisque sa mère, dont les souvenirs s'effacent peu à peu, ne pourra bientôt plus lui dire la vérité, c'est auprès d'autres habitants du village qu'elle ira chercher les réponses... au risque de voir ses certitudes voler en éclats.

Avec une grande sensibilité, Mélusine Huguet nous offre un roman bouleversant d'humanité, porté par des personnages justes et attachants.

« MÉLUSINE HUGUET A LE DON DE NOUS FAIRE
PASSER DU RIRE AUX LARMES. UN TRÈS BEAU
ROMAN SUR L'IMPORTANCE DE LA VÉRITÉ,
DE LA FAMILLE ET DE L'AMOUR. »

@laelectricegourmande

ISBN : 978-2-36812-938-8



9 782368 129388

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Caroline Gioux

Illustration : © ankdesign - © atichat /

AdobeStock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE COIN DE TABLE

De la même autrice

Un jour de plus de ton absence, Charleston poche, 2023

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-938-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Mélusine Huguet

LE COIN DE TABLE

Roman



À Jean-Luc, Marinette et Martial

Mon hirondelle,

Le printemps arrive. Après la longueur infinie des jours maussades qui ont suivi l'enterrement, enfin je te sens t'ouvrir comme un bourgeon prêt à refleurir. Ces derniers mois ont été difficile pour toi. Insupportables, même. Pourtant je commence à te revoir sourire, et à mon tour, je reprends vie. Mon bonheur est si dépendant du tien !

PARTIE 1

MÈRE

D'AUSSI LOIN QUE NOTRE FAMILLE SE SOUVIENNE, nous avons toujours vécu à Boulingrin, un petit village des Hauts-de-France dénué de charme, dont le seul fait mémorable fut la naissance d'un auteur de renom qui, dès les premiers effets de la gloire venus, s'est empressé de partir pour s'installer dans le prestige de la capitale. Il faut dire qu'être originaire de Boulingrin n'est une fierté pour personne, hormis peut-être pour les anciens qui répètent à quel point « la ville a changé » depuis la fin de l'ère minière. Car là demeure le seul fait notable de notre petite ville : la construction en 1858 d'une grande mine de charbon qui, quelques décennies plus tard, a donné naissance au fameux Musée de la mine, formidable attraction touristique cumulant une centaine d'entrées annuelles (dont trente-cinq offertes aux résidents de l'Ehpad du quartier et soixante achetées par l'association des parents d'élèves pour la sortie scolaire de l'école primaire Simone-Veil). C'est dans cette mine

de charbon que Fernand, le premier amour de ma mère, rendit son dernier souffle, la laissant construire le reste de sa vie seule et sans pension, puisqu'ils n'étaient pas mariés. Heureusement pour elle, ma mère était alors très jeune et a fini par rencontrer celui qui deviendrait mon père, Armand. La compagnie des mines de Boulingrin a arrêté définitivement l'exploitation du bassin en 1964, l'année du mariage de mes parents, soit six ans avant ma naissance.

Ayant grandi dans le tumulte d'une fratrie de six enfants, papa aurait aimé une famille nombreuse. Il n'a pas eu cette chance. J'ai tardé à venir, paraît-il, et mes parents ne m'ont jamais offert de frère ni de sœur. Très jeune, mon unique compagnie, outre mon livre de chevet, était les clients du restaurant où je passais toutes mes journées. C'est dans cette salle que j'ai passé mon temps, enfant, aidant au service lorsque je ne faisais pas mes devoirs, saluant d'un sourire édenté ceux qui entraient boire un coup entre copains, proposant même à la carte ma recette de sablés qu'étonnamment personne ne consommait jamais, et que je finissais toujours par offrir avec le café. J'ai grandi entre les murs de cette cuisine où tout me rappelle mon enfance : l'odeur des pommes en train de caraméliser dans la poêle chaude, le tintamarre des casseroles sur les étagères, la chaleur de l'eau qui bout en attendant d'être salée. Le restaurant dans lequel je travaille aujourd'hui est mon héritage. J'ai toujours voulu prendre la suite de mes parents pour prolonger la tradition familiale et vivre en compagnie des gens qui m'ont vue grandir. Certains pourraient dire qu'il s'agit d'une facilité, ils se méprendraient. Une femme seule aux fourneaux d'un restaurant ? Il aura fallu bien du temps aux Boulingrinois pour se faire à l'idée. Lorsque mon père en était le chef, l'ordre des

choses était respecté. Mais imposer une femme à un poste traditionnellement masculin m'a coûté plusieurs mois sans l'ombre d'un bénéfice. Fort heureusement, les habitués ont progressivement fini par se faire à l'idée que « la petite Sophie » pouvait égaler, voire surpasser, son cher papa. Lorsque je la raconte à Garance et Martin, cette histoire leur fait aujourd'hui lever les yeux au ciel. Pourtant elle me tient à cœur : les mentalités évoluent, je m'en réjouis, mais n'oublions jamais d'où nous sommes partis et tout le chemin que nous avons parcouru – ou que d'autres ont parcouru pour nous.

Je mentirais si je vous disais que je n'espère pas, au fond de moi, voir l'un de mes enfants reprendre à son tour l'affaire familiale. Mais je m'efforce de ne pas leur imposer mes propres aspirations et de les laisser libres de leurs choix. Mon rêve, c'était « Le Coin de table ». Le leur, ce sera peut-être le tennis à haut niveau pour Garance – elle se débrouille très bien –, les livres pour Martin – libraire ? bibliothécaire ? professeur de littérature ? –, ou que sais-je encore. On devrait toujours être libre d'écrire son histoire.

27 septembre

**Sujet de rédaction : C'est la rentrée :
décris-toi en faisant ton portrait.**

Je m'appelle Martin, j'ai dix ans et je suis en CM1. Je suis plutôt petit pour mon âge, j'ai un visage rond et des fossettes, mes cheveux sont courts et blonds et mes yeux sont marron. Maman dit que j'ai des doigts de pianiste parce qu'ils sont longs et fins.

J'ai deux passions dans la vie : la danse et la lecture. Mon roman préféré, c'est *Harry Potter*. Je vais souvent à la bibliothèque, c'est mon lieu préféré. Je fais de la danse classique tout les mercredis à l'école de Berval.

2

LA FAMILLE POULAU AU GRAND COMPLET vient à peine de partir lorsque la sonnerie de mon téléphone retentit pour la seconde fois en moins de cinq minutes. Un appel passe encore, facile de l'ignorer et de ne pas s'en soucier, mais deux en si peu de temps ? Cela me ferait presque angoisser ! C'est bien connu : il ne se passe jamais rien à Boulingrin.

— Blandine ? Tu peux gérer la caisse ? Je dois répondre, ça a l'air urgent.

— Bien sûr, Sophie, je m'occupe des derniers clients. Je m'isole pour rappeler le proviseur du lycée de Garance. Pierrick, en plus d'être un habitué du restaurant, est l'un de nos amis proches, et le sujet doit être important pour qu'il appelle une seconde fois. Il décroche aussitôt :

— Sophie ? Désolée d'avoir insisté. J'ai tenté de joindre Gabriel avant, mais lui non plus n'a pas décroché.

— Que se passe-t-il ? Tu m'inquiètes, dis-moi.

— On a un problème avec Garance.

Je suspends mes gestes. Tout à coup, le temps semble se figer, le monde disparaît autour de moi et mon cœur manque un battement.

— Elle a fait un malaise. J'ai appelé les pompiers, ils l'emmenent à l'hôpital de Berval.

Un malaise ? Ouf, ça ne peut pas être bien grave. Je respire à nouveau et le monde reprend doucement forme sous mes pieds.

— Elle a perdu connaissance ? Ça lui arrive parfois en ce moment. Est-ce que tu sais si elle a mangé quelque chose ce midi ? Tu as interrogé ses amis ?

— Oui et apparemment, elle a déjeuné avec eux à la cantine.

— D'accord, merci Pierrick de t'être inquiété.

— Je t'en prie. J'ai préféré appeler les pompiers, on ne sait jamais. Ils ont précisé que vous pouviez la rejoindre à l'hôpital, je n'en sais pas plus.

— OK, je vais m'arranger avec Gabriel. Bonne journée.

— Tiens-moi au courant. À bientôt Sophie. Je vous embrasse.

Je reviens en salle avec, très certainement, l'ombre d'une contrariété sur le visage. Blandine, qui me connaît par cœur en vingt années de collaboration, s'en aperçoit immédiatement et m'adresse un haussement de sourcils interrogateur.

— C'est Garance. Ils l'ont emmenée à l'hôpital de Berval, elle a fait un malaise.

— Un malaise ? Ta petite Garance ? s'étonne le vieux M. Frissard, que je n'avais pas aperçu au fond de la salle, son traditionnel verre de rouge à la main.

— Oui Francis, mais tout est sous contrôle, rassurez-vous. Gabriel va aller la chercher.

— Tu es sûre qu'elle n'aurait pas un polichinelle dans le tiroir, ta tiote ? Non parce qu'à son âge, elles

ont toutes les hormones en furie ces gamines, et moi je peux te dire que...

J'interromps l'ancien capitaine de gendarmerie avant qu'il ne profère d'autres horreurs sans fondement, en plus d'être atrocement sexistes, sur le compte de ma fille.

— Non Francis, ce n'est rien de tel, rassurez-vous. Vous pouvez terminer votre verre, cadeau de la maison.

Je m'empresse de reprendre mes comptes là où je les avais laissés avant l'appel, mettant pour le moment mes questions de côté. Ce n'est pas le moment de paniquer.

J'ENTAME À PEINE LE SECOND SERVICE quand retentit à nouveau un infernal enchaînement de sonneries. Je m'inquiète un peu, même si je sais qu'il s'agit sûrement de Gabriel. Mon mari était relativement agacé que je ne puisse pas m'arranger pour récupérer Garance à l'hôpital entre mes deux coups de feu, mais je n'avais vraiment pas le choix. Certes, Berval n'est qu'à vingt minutes de route de Boulingrin, mais il me fallait bien préparer les plats de mes clients ! Je n'avais d'ailleurs plus un seul plat du jour pour ce soir. Voilà une contrainte que Gabriel a du mal à accepter : je suis peut-être la patronne du restaurant, mais cela ne rend pas mon emploi du temps plus souple, bien au contraire ! Car entre la cuisine et les commandes à passer, il me reste très peu de temps pour toute la paperasse administrative, à laquelle je dois pourtant bien me soumettre. De son côté, ses horaires sont tout de même plus tranquilles, d'autant qu'il s'entend très bien avec ses collègues... et avec son chef ! Ce n'est tout de même pas Blandine qui

allait faire cuire mon bourguignon : elle a beau m'être d'une aide précieuse et disposer de ma confiance pleine et entière, ce n'est tout simplement pas son métier ! Et puis, Dieu seul sait combien de temps cela va durer à l'hôpital : je ne peux pas me permettre de fermer un mercredi soir – après le week-end, c'est la journée la plus rentable. Les gens profitent de la pause sacrée des enfants pour s'autoriser un petit extra et c'est au Coin de table qu'ils viennent se détendre. Sans compter que l'après-midi, les cafés, thés et chocolats chauds coulent à foison, surtout depuis que nous avons noué un partenariat avec la boulangerie d'Astrid et Benoît qui nous fournit en pâtisseries pour le goûter.

Gab m'a tenu au courant par messages mais rien depuis quelques heures, ils ont dû rentrer maintenant. J'arrive chez nous à plus de 22 h 30 et je suis étonnée de ne voir aucune lumière allumée. Notre maison se situe à deux rues du restaurant, à cinq de la gendarmerie et à quelques dizaines de mètres de l'école primaire, où va Martin. Il faut prendre la voiture ou le car scolaire pour se rendre au lycée de Garance. Malgré cette proximité, on peut dire que nous ne sommes pas dérangés par les voisins : avec notre terrain de deux hectares, nous avons suffisamment d'espace pour ne pas les entendre se disputer dans la maison d'à côté ! Pourtant, il paraît que ce n'est pas rose tous les jours pour le couple qui vient de s'y installer avec ses jumeaux. Leurs enfants ont fait leur rentrée cette année dans la classe de Martin et ils semblent assez lucides sur la situation. Martin m'a même raconté la semaine dernière que les garçons attendaient avec impatience le divorce pour jouir de ses avantages : double dose de cadeaux à Noël et aux anniversaires, double maison, double chambre... Ces gamins sont fascinants d'optimisme ! Pas sûre que les

parents soient aussi clairvoyants. En début d'année, Mme Poulau, l'institutrice de Martin, m'a confié qu'ils avaient déménagé pour offrir une dernière chance à leur relation... Les pauvres, je les plains. Si j'avais souhaité sauver mon couple, ce n'est certainement pas dans un endroit où tout le monde se connaît et où chacun épie vos moindres faits et gestes que je serais allée. D'autant que nous n'avons pas eu de nouvel arrivant depuis des années : à peine la famille avait-elle signé le compromis de vente que j'en entendais parler au restaurant. En même temps, c'est là qu'ils sont venus fêter la nouvelle. À Boulingrin, personne ne semble capable de se mêler de ses affaires. À partir du moment où vous devenez résident du village, c'est comme si votre vie privée appartenait à tout le monde.

Je sais bien qu'au fond, personne ne pense réellement à mal. Ni Mme Voisin qui sort les plus beaux vêtements de sa garde-robe pour tuer le temps au restaurant et échanger quelques mots entre les plats, ni M. Poulau qui fournit les boîtes à pharmacie de tous les Boulingrinois depuis la nuit des temps, ni même Francis Frissard qui s'ennuie ferme depuis que la gendarmerie du village l'a mis en retraite forcée. Je crois que seule ma mère échappe à cette règle, j'imagine que c'est parce qu'elle a beaucoup souffert de la disparition de son premier amour, suivie de peu du décès de sa petite sœur... Un double deuil qu'elle a mis longtemps à surmonter et dont elle ne parle jamais. Pas facile de se reconstruire lorsque tout l'entourage a assisté à son naufrage personnel. Maman est de nature renfermée et ne s'est jamais intéressée aux commérages.

Je dépose mes clés sur la console de l'entrée et, sans ôter mon manteau, je commence à explorer la maison.

— Hé oh ? Les enfants, vous êtes là ? Chéri ?

Seul l'écho de ma voix me répond. Je parcours le salon, monte à l'étage, ouvre successivement les portes du bureau, des chambres, de la salle de bains, de la salle de jeux. Personne. Je finis par trouver signe de vie sous le plaid qui recouvre le canapé du salon. Pépito s'y cache, niché dans la grotte qu'il s'est constituée. Il n'a probablement pas vu la lumière depuis ce matin.

— Tiens, ben t'es là toi. Tu dois avoir faim. Viens, je te donne à manger.

À peine le mot magique prononcé, je vois notre chien quitter en trombe le canapé pour rejoindre la cuisine tout en battant joyeusement l'air de la queue. Pendant que je remplis sa gamelle d'une main, je m'empare de mon téléphone de l'autre et constate quatre nouveaux appels. Merde. Un texto de Gabriel m'éclaire sur le silence qui règne dans la maison :

« Nous attendons encore les résultats des examens de Garance à l'hosto. J'ai emmené Martin pour éviter de le laisser seul à la maison. Rejoins-nous quand tu termines ton service. »

Malgré ses dix ans, notre fils déteste passer du temps seul chez nous. Il a beau avoir grandi, il est encore effrayé par le noir, une grande source d'angoisse pour lui. Il n'aime ni l'obscurité ni le silence qu'il juge oppressant. Je ne pensais vraiment pas que ce passage à l'hôpital durerait si longtemps ! J'ai bien essayé de joindre Gabriel en sortant du restaurant, mais je suis tombée directement sur sa messagerie. Je croyais bêtement qu'il ramènerait Garance à la maison et, qu'après s'être reposée une heure ou deux, elle irait elle-même chercher Martin à la danse, comme elle a l'habitude de le faire. D'ordinaire, Garance prend le bus à la sortie des cours et passe récupérer son petit frère à l'étude. Martin déteste ça, il répète sans cesse que sa sœur n'est

pas supposée être sa baby-sitter et qu'il est suffisamment âgé pour parcourir les quelques mètres qui le séparent de la maison seul comme un grand. Il n'aime pas aller à l'étude, mais à sa décharge il faut dire qu'il y est presque en tête à tête avec son institutrice : l'école compte peu d'élèves, et la plupart des parents s'arrangent pour être présents à la sortie des classes. Je sais que Martin n'a pas tort, il grandit. Mais il reste malgré tout mon petit garçon et, à dix ans, je refuse de lui accorder plus de liberté. En plus de nous rassurer, cette solution nous permet de ne pas avoir à adapter nos horaires – chose que Gabriel a dû faire lorsque les enfants étaient plus jeunes – et nous donne aussi l'assurance que Garance ne traînera pas trop longtemps avec ses copines après le lycée. Je suis soulagée de savoir que mon mari a emmené notre fils, mais je m'en veux de ne pas y avoir songé, et de ne pas m'être inquiétée davantage de la situation... Parfois, je me dis que c'est cela, être mère : se sentir coupable en permanence.

— Pépito, sois sage, je reviens. À tout à l'heure !

Je récupère en vitesse les clés de la voiture, claque la porte de la maison, allume le contact et prends la direction de la voie rapide. L'autoradio se lance automatiquement sur la dernière chanson écoutée, mais je l'éteins immédiatement, agressée par les hurlements qui s'échappent des haut-parleurs. Je ne me ferai jamais à cette manie qu'ont les enfants de mettre le son à plein volume. Un jour, ils se perceront les tympans. Je dois être trop vieille pour comprendre. L'inquiétude commence à se frayer un chemin jusqu'à mes pensées. Conduire a toujours été une grande source d'introspection chez moi, c'est le moment que choisissent les questions pour affluer. La présence prolongée de Garance à l'hôpital m'inquiète : pourquoi n'est-elle pas rentrée plus vite ?